

B. MONTHUBERT
SAINT-RÉMY-sur-CREUSE (Vienne)

Bibliothèque de Travail

Supplément au numéro 359 du 22 juin 1956

4

Textes d'Auteurs

LE VENT

TEXTES ET POÈMES
POUR CE-CM-FEP

RECUEILLIS PAR
G. JAEGLY

ÉDITIONS DE L'ÉCOLE MODERNE FRANÇAISE — CANNES

BIBLIOTHÈQUE DE TRAVAIL

Textes d'Auteurs

LE VENT

TEXTES ET POÈMES
POUR *CE-CM-FEP*
RECUEILLIS PAR
G. JAEGLY



ÉDITIONS DE L'ÉCOLE MODERNE FRANÇAISE - CANNES

SOMMAIRE

C.E. - C.M. POÈMES.	pages
DOUCEUR DU VENT (M. Fombeure).....	3
NOTRE AMI LE VENT (L. Delarue-Mardrus).....	3
LE VENT FRIVOLANT (H. Pourrat).....	4
AUTOMNE (P. Menanteau).....	5
LE VENT (E. Verhaeren).....	6
 C.E. - C.M. TEXTES.	
TOURMENTE (Pavlenko).....	7
LE VENT DANS LA FORÊT (M. Audoux).....	7
LE ZEPHYR (G. Flaubert).....	8
GIBOULÉE DE PRINTEMPS (R. Escholier).....	8
LE SEREIN (Colette).....	9
VENT DANS LES ARBRES (E. Herriot).....	9
LE FOEHN (R. Frison-Roche).....	10
LE VENT DE LA MER (H. de Régnier).....	10
GRAND NORD (L.F. Rouquette).....	11
LE VENT EST MAÎTRE (G. Chéreau).....	11
LE VENT DE PROVENCE (J. Giono).....	12
LE MISTRAL (R. Stéphane).....	12
 F.E.P. TEXTES.	
TEMPÊTE DE SABLE (G. de Maupassant).....	13
LE VENT DU PRINTEMPS (R. Escholier).....	13
VENT D'ORAGE (G. de Maupassant).....	14
NUITS DE TEMPÊTE (L. Bertrand).....	14
VENT DU NORD (A. Lanoux).....	15
L'OURAGAN (R. Maran).....	15
VENT EN MER (R. Hugues).....	16
COUP DE VENT (J. Renard).....	16
CONGÉ AU VENT (R. Char).....	17
ANGOISSE (E. Moselly).....	17
TEMPÊTE EN MER (P. Loti).....	18
VENT D'EST (C. Marker).....	18
LA MOUSSON (J. Gauthier).....	19
LE TYPHON EN INDOCHINE (Y. Schultz).....	20
VENT SUR LA CAMPAGNE (D. Rollin).....	21
 F.E.P. POÈMES.	
LE VENT D'AVRIL (E. Verhaeren).....	22
LE VENT D'AUTOMNE (R. de Gourmont).....	22
AU VENT D'AUTOMNE (F. Gregh).....	23
MER SOUS LE VENT (P. Verlaine).....	23
LE VENT PASSE (F. Gregh).....	24

LE VENT

DOUCEUR DU VENT

Le vent chuchote à peine
Au chevet de son lit,
S'effile à ton haleine,
Siffle en mélancolie.

Il suffit d'une étoile,
D'un chat qui dort en rond,
D'un peu de bleu de lune
Pour apaiser ses bonds.

Maurice FOMBEURE
Le vent, ses voiles



NOTRE AMI LE VENT

Quand nous courons sur les pelouses,
Il court encor plus fort que nous.
Tantôt il colle à nos genoux,
Tantôt il nous gonfle nos blouses.

Pourtant quelle amusante chose
De sauter à travers le vent !
On a la figure plus rose
Et tous ses cheveux par devant.

On est comme l'herbe et la branche,
Tout malmené, tout secoué
On n'a pas besoin de jouer.
Oh ! qu'il fasse du vent dimanche.

Lucie DELARUE-MARDRUS
Poèmes Mignons
(Gedalge)

LE VENT FRIVOLANT

La feuille s'envole, vole,
La feuille s'envole au vent,
C'est le vent qui vole, qui frivole,
C'est le vent, c'est le vent frivoltant.

Ses tourbillons valsent batifolant
Du pont au coude de la route.
C'est le joli vent des chansons.
De la fontaine à sa maison
Voilà qu'il assaille Alison
Dont la cruche verte dégoutte.
Tandis qu'il brouille ses frisons
Un souffle de poussière vire,
File et glisse jusqu'au moulin,
Tictantaine et tictantin,
Le vent, le joli vent pour rire
Qui vous met les esprits en train...
Il dérange les pois que rame
Dans son courtil le père Sans-souci,
Court tout le long du mur roussi,
Gonfle sur la hale les jupons d'estame,
Puis soudain le revoici :

Il a passé par ici
Le furet du bois, mesdames,
Il a passé par ici
Le furet du bois joli !

Deça, delà, dans les clos des collines,
Se coulant sous l'arbre d'épine,
Poussant la porte peinte en vert,
Dans le jardin des capucines,
Dans les galetas vite ouverts,

Dans les cerveaux vite à l'envers,
Ce vent, ce joli vent qui frivole au temps clair
A su nous mettre tout en l'air.
La calandre monte et grisolle
Au coupeau du coteau sur le seigle ondulant.

C'est le vent qui vole, qui frivole,
Vole, mon cœur vole,
C'est le vent, c'est le vent frivoltant !

Henri POURRAT

Liberté

(Société Littéraire de France)



AUTOMNE

— Ah ! Ce grand vent, l'entends-tu pas ?
L'entends-tu pas heurter la porte ?
A pleins cabas, il nous apporte
Les marrons fous, les feuilles mortes.
Ah ! Ce grand vent, l'entends-tu pas ?

— Ah ! Ce grand vent, l'entends-tu pas ?
L'entends-tu pas à la fenêtre ?
Par la moindre fente, il pénètre
Et s'enfle et crache comme un chat.
Ah ! Ce grand vent, l'entends-tu pas ?

J'entends le cri des laboureurs,
La terre se fend, se soulève.
Je vois déjà le grain qui meurt,
Je vois déjà le blé qui lève.
Voici le temps des laboureurs.

Pierre MENANTEAU.

(Sudel)

LE VENT

Sur la bruyère longue infiniment,
Voici le vent cornant Novembre,
Sur la bruyère, infiniment,
Voici le vent
Qui se déchire et se démembre
En souffles lourds battant les bourgs.
Voici le vent
Le vent sauvage de Novembre.

Aux puits des fermes,
Les seaux de fer et les poulies
Grincant.
Aux citernes des fermes,
Les seaux et les poulies
Grincant et crient.

Le vent râfle, le long de l'eau,
Les feuilles mortes des bouleaux,
Le vent sauvage de Novembre ;
Le vent mord dans les branches
Des nids d'oiseaux :
Le vent râpe du fer.

Et précipite l'avalanche
Rageusement du vieil hiver,
Rageusement le vent,
Le vent sauvage de Novembre.

Emile VERHAEREN
(Mercure de France)

Le ciel gris de poussière se fanait. Une bande sombre, qui allait crois-

TOURMENTE

sant, s'amassait au-dessus de l'horizon. Le vent n'était point celui qui soufflait près de la mer, il était brûlant, comme grillé, il jetait au visage une grosse poussière mêlée de graines ; et tout d'un coup il s'abattit de haut et se répandit tout autour comme une crue tumultueuse. Quelqu'un cria d'une voix étrange :

— "La tempête noire" !

Déjà, un souffle de vent emportait à travers le terrain vague tente-abris, bonnets et casquettes ; les volets des kiosques battaient ; des vitres volaient en éclats.

Au blé ! au blé ! criait-on de toutes parts. Les montagnes de blé tourbillonnaient, s'élevaient en nuages dans l'air. La foule resta déconcertée un instant.

PAVLENKO.

Le soleil de la Steppe.
(Éditeurs Français Réunis)



La masse noire était une forêt que la route allait traverser. En y entrant, il sembla que le vent était encore plus vio-

LE VENT DANS LA FORÊT

lent ; il soufflait par rafales, et les arbres, qui se heurtaient avec force, faisaient entendre des plaintes en se penchant très bas. J'entendais de longs sifflements, des craquements et des chutes de branches...

J'arrivai bientôt à une grande clairière. La lune l'éclairait de tout son plein, et le vent qui faisait rage soulevait et rejetait les paquets de feuilles qui roulaient et tournaient dans tous les sens.

Marguerite AUDOUX
Marie-Claire.
(Fasquelle)

LE ZÉPHYR

Un souffle est venu, doux et long comme un soupir qui s'exhale. Les arbres dans les fossés, les herbes sur les pierres, les joncs dans l'eau, les plantes des ruines ont frémi. Les blés, dans les champs, ont roulé leurs vagues blondes qui s'allongeaient toujours sur la tête mobile des épis. La mare d'eau s'est ridée et a poussé un flot sur le bord. Les feuilles du lierre ont toutes frissonné ensemble et un pommier en fleurs a laissé tomber ses boutons roses.

G. FLAUBERT**GIBOULÉE
DE PRINTEMPS**

Par moment, l'âpre vent au goût de neige revenait s'abattre à la façon d'un vautour sur les arbustes frissonnants, mais ses fureurs ne duraient guère, et, tout de suite, de petites brises tièdes, aussi légères que des souffles d'enfants, venaient glisser par les allées, danser en rond autour des massifs, tourbillonner ça et là, emportant dans leurs danse des feuilles et des brins de sable. Elles s'assemblaient aussi au fond des creux bien abrités où l'on croyait les entendre chuchoter et rire..

Au-dessus du jardin, une rude bataille se livrait sans cesse ; l'ombre et la lumière tour à tour s'arrachaient le ciel. La pluie, le soleil, les nuages entraient dans la mêlée, puis, suivant des ordres mystérieux, les éléments se réconciliaient ; l'eau et le feu créaient ensemble une lumière surnaturelle où toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, diluées, brouillées, confondues, coulaient à larges flots sur la terre passive et sommeillante.

*R. ESCHOLIER**La Nuit.**(Ferenczi)*

Le vent grandit, puis-
que la porte qui ouvre
sur la vigne l'enclos ceint

LE S E R E I N

de briques ajourées se débat faiblement sur ses gonds. Il va balayer, rapide, un quart de l'horizon, et s'agripper sur le nord verdâtre, d'une pureté hivernale. Alors le golfe creux ronflera tout entier comme un coquillage. Adieu, ma nuit à la belle étoile sur le matelas de raphia.

COLETTE

La naissance du jour.
(Flammarion)



L'un des ennemis les
plus cruels de la forêt,
c'est le vent, l'ouragan
qui creuse brusquement
la clairière jonchée de

V E N T D A N S L E S A R B R E S

chablis. Il a pris son élan dans la plaine ; il attaque durement sur une face, fauche les baliveaux, frappe de mort jeunes ou vieux et mutile de blessures dont la gravité n'apparaîtra que dans la suite, les arbres qu'il paraît épargner.

L'hiver, quand la ramure chante à la cime des pins lugubres, il rend plus aiguë la morsure du froid qui saisit l'arbre jusqu'au cœur et le fait éclater, sous la gelivure ; le chêne lui-même ne résiste pas.

Il propage l'incendie. Là-bas autour du plateau que couronne un groupe de sapins placés en avant-garde, la flamme transportée par le vent a créé de vastes déserts et détruit jusqu'à l'humble bourdaine dont les cerfs s'enivraient au printemps.

E. HERRIOT.

Dans la Forêt Normande.
(Hachette)

LE FOEHN

Le soleil descendant lentement le long de la paroi vint réchauffer les alpinistes. Le temps était radieux et tout laissait présager une belle journée lorsqu'au froid succéda, tout à coup, un souffle chaud. "Le Foehn", murmura Maxime, pourvu qu'il tienne !"

Le Foehn, le vent du Sud, léchait maintenant toute la montagne, adoucissant la surface de la neige, réveillant les avalanches et, de son souffle émollient, diminuant, amoindrissant les volontés humaines.

Les guides firent halte, puis, s'étant restaurés, songèrent à examiner la muraille du Dru.

R. FRISON ROCHE.
Premier de Cordée.
(Arthaud)

**LE VENT
DE LA MER**

Le vent est le maître de la mer. C'est lui qui la gonfle de colères subites et implacables. Ecoutez-le ruer les lames sur nos côtes. Il les précipite aux falaises de la Manche, aux granits de la Bretagne, aux plages méditerranéennes, partout où s'opposent à son effort le promontoire, l'anse ou le rivage. L'écume jaillit, le galet roule, le rocher résiste, la vague déferle. C'est le combat éternel de la terre et du flot.

Qu'importerait si la mer était déserte, mais des milliers de vaisseaux, de navires et de barques subissent ses dangereux caprices. En vain les phares et les signaux multiplient leurs avertissements. On n'évite pas l'inévitable. Le vent des cieux est plus fort que la prudence de l'homme ; le hasard déjoue son industrie ; la catastrophe guette, pour le saisir, une erreur de ses calculs ou une faiblesse de sa vigilance.

H. de REGNIER.
Sujets et Paysages.
(Mercure de France)

La tempête prévue éclate. C'est un ouragan de vent et de neige, le terrible vent d'Est qui souffle du pôle et fait tourbillonner les flocons par paquets. Et cependant, il faut passer. Si on reste sur place on risque d'être ensevelis vivants. Mieux vaut tenter la chance. Les chiens aveuglés luttent jusqu'au soir, les bêtes harassées vont. Il n'y a rien sur la plaine immense que le tournoiement de la neige au milieu duquel passe le minuscule convoi humain.

GRAND NORD

L. F. ROUQUETTE
La Bête Errante.
(Ferenczi)



Les arbres se courbent tous ensemble, étirant leurs branches dans la direction que le maître désigne, les buissons s'inclinent, se renversent et s'échevellent du même côté, sans se relever, sans s'agiter vainement, sans résister,

LE VENT EST MAÎTRE

car le chef est là, pareil à un empereur ou à un dieu, qui, du seul geste de son bras tendu, dompte son armée ou son peuple. Le pré est parcouru de frissons ; les fleurs d'un rosier dodelinent durement et s'affolent comme des cloches au tocsin ; les roseaux s'aiguisent, s'archoutent et envoient des coups de dague dans l'eau qu'ils fendent en se relevant ; la vigne lâche ses vrilles et s'embrouille ; les nénuphars font une promenade qu'on dirait un jeu de corps de ballet et les lentilles d'eau bourrent leur tapis tantôt dans un coin, tantôt dans un autre coin de la mare. Au potager, les choux ont des chuchotements de papier froissé, le carré de cerfeuil est fauché à tout instant et chaque fois d'un côté différent ; l'espalier siffle ; le seau atteint de folie fait le tour de la margelle et secoue sa chaîne ; le clairoir s'ouvre comme poussé par une horde diabolique et se referme soudain, rabattu violemment par l'esprit qui veille sur la maison.

Gaston CHERAU
La despélouquéro
(Plon)

LE VENT DE PROVENCE

Le vent saute les Alpes, en hurlant. Il reste un moment tout étonné devant le moutonnement des collines, et là-bas, la ligne plate et verte de la terre. Il ronfle un moment, tout dressé dans le ciel, puis il s'élance.

A chaque coup, la ferme se serre dans sa carapace de pierre et de tuiles. Dans la grange, les faucilles se décrochent et tombent. Les amandiers gémissent d'un faible cri qui vient de dessous terre.

Sur la route, une femme, à grands coups de bras, se défend de ses jupes comme des sauts d'une bête.

Jean GIONO.
Le grand troupeau.
(N. R. F.)



LE MISTRAL

A la fin de Décembre, le mistral fit des siennes. Il fonçait avec furie, parcourait la plaine dans une galopade folle et donnait du front contre les garrigues en sifflant de rage. On l'entendait hululer dans la cheminée, aux coins des rues, cracher sous les portes comme un chat coléreux. Puis, ici ou là, un fracas de tuiles ou de ferraille ; il venait de ravager un toit, de décrocher une gouttière. Il se taisait un moment puis il reprenait ses galops. Les paysans restaient enfermés. Que faire par un temps pareil ? Ceux qui sortaient soutenaient une lutte contre l'irascible Titan, le chapeau enfoncé sur les yeux, les vêtements serrés contre le corps. Il vous cinglait le nez, les oreilles à vous faire saigner.

R. STEPHANE.
Bécagrün
(Albin Michel)

L'ouragan, comme
une muraille jaune et dé-
mesurée, nous touchait.
Il arrivait, ce mur, avec la
rapidité d'un train lancé ;

TEMPÊTE DE SABLE

et soudain il nous enveloppa dans un tourbillon furieux de sable
et de vent, dans une tempête de terre brûlante, aveuglante et
suffocante... Notre tente, maintenue par des pierres énormes,
fut secouée comme par une voile, mais résista... On ne voyait
plus rien à dix pas à travers des ténèbres de sable. On respi-
rait du sable, on buvait du sable, on mangeait du sable.

Guy de MAUPASSANT

Au soleil.

(Albin Michel)



Aux alentours de
Pâques, la terre est livrée
aux grands vents. Ils se
lèvent brusques, rageurs,
puis tout à coup retom-

LE VENT DU PRINTEMPS

bent, abattus par quelque chose de tiède et de doux qui res-
semble à une respiration d'être vivant. Eux s'en vont, on ne
sait où, chercher du renfort, puis ils reviennent plus furieux
nous faire la guerre. Alors les arbres rassemblent leurs forces
pour lutter... Les vieux ormeaux se mettent à gémir tous ense-
mble et leurs branches qui portent sans peine la neige de l'hiver,
se mêlent, se tordent comme des bras désespérés. Un immense
bruit d'eau remplit leurs cimes échevelées. Il semble que dans
un craquement terrible tout va crouler ; mais de nouveau passe
le petit souffle doux et tiède, qui brise d'un coup les ailes du
vent. Et les arbres, fatigués, se reposent en poussant un long
soupir.

R. ESCHOLIER.

L'Herbe d'Amour.

(Albin Michel)

VENT D'ORAGE

Le vent du Nord soufflait en tempête, emportant par le ciel d'énormes nuages d'hiver, lourds et noirs, qui jetaient en passant sur la terre des averses furieuses.

L'ouragan s'engouffrait dans le petit vallon, sifflait et gémissait, arrachant les ardoises des toits, brisant les auvents, abattant les cheminées, lançant dans les rues de telles poussées de vent qu'on ne pouvait marcher qu'en se tenant aux murs, et que les enfants eussent été enlevés comme des feuilles et jetés dans les champs par dessus les maisons.

Guy de MAUPASSANT

**N U I T S D E
T E M P Ê T E**

Le pire, pour elle, c'étaient les nuits de tempête. Elles sont terribles à Amermont, à l'extrémité de ce plateau de Luxembourg, sans cesse balayé par les grands vents du Nord. Ces nuits-là, Mademoiselle Louise ne dormait pas. Sur la toiture de la maison, les tuiles disjointes s'envolaient dans un coup de bourrasque. Des heurts violents ébranlaient les portes et les fenêtres, comme si quelqu'un au dehors voulait entrer. Tremblante de terreur, elle s'enfonçait sous ses draps, tandis qu'une plainte prolongée, incessante, dont les modulations lugubres variaient avec les sautes du vent, s'échappait des chassis mal joints, où les courants d'air s'engouffraient, comme dans des tuyaux d'orgue. Au loin, les arbres innombrables de la forêt semblaient pousser des hurlements furieux, dominés, soudain, par le tonnerre de l'ouragan qui couvrait tous les bruits. La bâtisse craquait comme une charpente de navire sur une mer démontée ; et, dans les minutes où l'assaut de la tempête s'exaspérait, on aurait dit qu'elle allait être emportée avec les tuiles de la toiture. Anxieuse, l'oreille dressée au milieu du vacarme, Mademoiselle Louise essayait de compter les heures et les quarts, qui sonnaient à la Tour de l'Horloge.

"Cette nuit abominable ne finirait donc jamais ?".

Louis BERTRAND.

Mademoiselle de Jessincourt
(Arlhème Fayard)

Une rafale rebroussa
les cheveux du jeune
homme. Le vent du Nord

VENT DU NORD

crachotait de la pluie, de la neige fondue, de la grêle, improvisait un ballet de feuilles près d'un caniveau, cinglait, puis caressait comme une main froide et maigre pour recommencer, fouettant les jambes, plaquant les pantalons en "tailleur de Roubaix" sur les mollets sans graisse, glissant sous le ciré dont les agrafes rouillaient, filant dans le cou. Il dégringolait des hauteurs, avec un élan que les fermes, les maisons accroupies derrière leurs murettes et les arbres décharnés ne réussissaient pas à freiner. Après la tièdure fade du compartiment de troisième, le souffle mauvais jetait au nez de l'étranger une hargne sûre d'elle-même... Une rumeur de cors et de cornes, de fanfares et de chasses maudites, vibrait avec lui, faiblement d'abord, comme un gémissement, puis s'enflait, forçait la voix, emportant avec la colère de la plaine et des collines proches, des aboiements, un meuglement perdu, des claquements de volets, des plaintes aiguës dans les fils du télégraphe, sourdes dans le fût des poteaux, des cris éraillés de girouettes et des menaces de corbeaux.

A. LANOUX.
La Classe du Matin.
(Arthème Fayard)



Un noir silence écrasa
de nouveau la brousse où
les dernières cigales s'é-

L'OURAGAN

taient tuées et où croassaient les premiers crapauds. Tout à coup, un éclair blanchâtre déchira la nuit venue et le tonnerre craqueta. Le vent, déchainé, se rua aussitôt sur le vide. Son souffle brûlant passa, poussant devant lui de hauts tourbillons de poussière. Leurs rafales saccageaient, ruinaient, dévastaient, bouleversaient tout dans le girolement de leur élan forcené, s'acharnaient après les arbres, dont les branches sifflantes flagellaient l'air de gesticulations désespérées, lacéraient leurs feuilles, les déchiquetaient, les arrachaient avec rage, cependant que la brousse, prostrée de terreur, gémissait longuement comme un esclave qu'on supplicie.

René MARAN.
Le Livre de la Brousse.
(Albin Michel)

VENT EN MER

Le cri aigu et frémissant de la tempête se transformait peu à peu en un grondement assourdissant. L'eau qui s'abattait par paquets sur le gaillard d'avant était pulvérisée par la rafale et s'envolait vers l'arrière comme de la brume. L'eau qui tombait sur les lisses d'appui s'ouvrait en petits éventails étincelants ; l'huile des treuils elle-même était entraînée par l'embrun jusque sur le pont supérieur.

Et par dessus bord, on voyait non pas la mer familière, mais plutôt tout un paysage uniquement composé d'eau. Le vent égratignait le dos des vagues, les grêlait de petites marques blanches. Les lames se brisaient et puis ravaient leur propre écume, que l'on pouvait voir engouffrée, bien au-dessus de la surface. Subitement, un grain éclata, les gouttes de pluie dansaient sur l'eau, la couvraient comme une pelouse d'un tissu perlé, d'un réseau de fils de la vierge, d'une toison. On aurait dit qu'il poussait des cheveux sur la mer chauve.

Richard HUGUES

Péril en mer.

(Stock)



COUP DE VENT

Les arbres mêlent leurs masses confuses et courroucées au fond desquelles Poil de Carotte imagine des nids pleins d'yeux ronds et de becs blancs. Les cimes plongent et se redressent comme des têtes brusquement réveillées. Les feuilles s'envolent par bandes, reviennent aussitôt, peureuses, apprivoisées, et tâchent de se raccrocher. Celles de l'acacia, fines, soupirent ; celles du bouleau écorché se plaignent ; celles du marronnier sifflent, et les aristoloches grimpantes chapotent en se poursuivant sur le mur.

Plus bas, les pommiers trapus secouent leurs pommes, frappant le sol de coups sourds.

Plus bas, les groseilles saignent des gouttes rouges et les cassis des gouttes d'encre.

Et plus bas, les choux ivres agitent leurs oreilles d'âne, et les oignons montés se cognent entre eux, cassent leurs boules gonflées de graines.

Jules RENARD

Poil de carotte.

(Flammarion)

A flanc de côteau du village bivouaquent des champs fournis de mi-

CONGÉ AU VENT
mosas. A l'époque de la cueillette, il arrive que, loin de leur endroit, on fasse la rencontre extrêmement odorante d'une fille dont les bras se sont occupés durant la journée aux fragiles branches. Pareilles à une lampe dont l'auréole de clarté serait de parfum, elle s'en va le dos tourné au soleil couchant.

Il serait sacrilège de lui adresser la parole.

L'espadrille foulant l'herbe, cédez-lui le pas du chemin. Peut-être aurez-vous la chance de distinguer sur ses lèvres la chimère de l'humidité de la nuit.

René CHAR.



Au milieu de la nuit, elle fut réveillée en sursaut. Les vitres grelottaient dans leurs croisillons et la charpente du toit était parcourue de craquements sonores, comme si la bâtisse allait s'effrondrer.

ANGOISSE

Elle tendit l'oreille pendant quelques instants, ne pouvant rassembler ses idées, Puis soudain. elle comprit.

Un grain furieux s'était levé et la bourrasque balayait la côte.

En même temps, elle distingua un autre bruit, un bruit qu'elle connaissait bien et qui la jeta dans un paroxysme d'angoisse. Dans la rue, le long des murs, un piétinement passait, frêle rumeur, tout de suite emportée dans le tourbillon des vents. Et c'était les femmes et les enfants des pêcheurs, réveillés par la tourmente, qui descendaient sur le port et dont les sabots claquaient sur le pavé.

La femme s'habilla à tâtons et, ayant jeté sur ses épaules sa mante noire, elle se dirigea vers le berceau.

L'enfant dormait toujours.

Alors elle ouvrit la porte vitrée qui donnait sur la cour. Un grand souffle balayait les hauteurs de l'air. Une ruée d'êtres invisibles remplissait l'espace de clameurs, poussées par un million de poitrines géantes. Leur chevauchée trouait le vide, comme une trombe...

La femme suivit la bande.

Emile MOSELLY.

TEMPÊTE EN MER

Depuis deux jours, la grande voix sinistre gémissait autour de nous. Toutes les nuées remuaient, tourmentées par un vent qui faisait peur. Et cette grande voix s'enflait toujours, se faisait profonde, incessante, c'était comme une fureur qui s'exaspérait.

Et il fallait encore travailler en l'air ces vergues qui se secouaient, qui avaient des mouvements brusques, désordonnés, comme les derniers battements d'ailes d'un grand oiseau blessé qui râle.

Le grand bruit augmentait toujours.

Il y avait des moments où ça sifflait aigre et strident... et puis d'autres où cela devenait grave, caverneux, puissant.

Comme un grand frisson, on entendit une rafale de vent se lever de la mer.

Pierre LOTI.



VENT D'EST

Derrière les montagnes, au creux de la mer, entre les pics d'ombre, dans cette forge à sortilèges, dans ce creuset où trempent toutes les tempêtes du monde, entre les murs de mousse, sur la forêt follement nouée, le vent d'Est exerce sa puissance. Le vent d'Est rompt les amarres de ses cris, de ses coups et les pousse le long de la côte comme des caravelles désancrées, une flotte de brûlots. Du fond de la nuit, il tire ses marionnettes, ses instruments brisés, ses ombres chinoises. Il dresse sur Tourane un ressac du ciel, une lame suspendue qui retombe plus loin, dont seule la mousse tiède atteint Saïgon. Il pousse une porte lourde et mouvante contre Delso qui tourne, bête aveuglée. Il entre dans la fièvre d'Agyre et pousse à coups de fouets le troupeau d'éléphants de la folie, qui se resserre autour de la cabane et piétine le sol en cadence avec des sifflements et des soupirs. Il pousse encore les bateaux, perdus autour des îles et il pousse l'orage lui-même qui recule en grondant.

Clovis MARKER.
Le Cœur Net.
(Ed. du Saul)

Brusquement, dans un mugissement terrible, le vent fait irruption avec la violence d'un fleuve au cours rapide. Les minces cocotiers ploient jusqu'à balayer le sol de leur tête échevelée. Toutes sortes de débris volent et tournoient dans l'air, et l'écume des lames est emportée aussi comme une neige.

LA MOUSSON

La tempête atteint vite son paroxysme. Le ciel n'est plus qu'un vaste éclair et la foudre éclate de tous côtés à la fois, dans un fracas assourdissant. On dirait des écroulements de rochers, des décharges d'artillerie, des poudrières qui sautent, et en même temps la pluie se met à tomber, par nappes, par colonnes capables d'écraser un homme, dérochant tout à la vue et luisant sous les éclairs, de façon qu'on croit voir des cascades de feu tombant du ciel.

En mer, c'est un chaos qui peut donner une idée des luttes élémentaires des premiers âges du monde ; des gouffres d'un noir de basalte se creusent, et, comme si des volcans les soulevaient, des vagues monstrueuses s'élèvent, puis avec un tumulte épouvantable, se versent en cataractes phosphorescentes, et dans une course vertigineuse, débordent les rivages et couvrent d'écume les quais et les remparts. Les nuages semblent la fumée flamboyante d'un incendie qui passe, et ils éclairent d'une lueur fantastique cet effroyable bouleversement, dont le vacarme est tellement surhumain qu'à l'entendre les oreilles humaines saignent.

D'heure en heure, de nuit en jour, la tempête se prolonge avec des apaisements momentanés et des recrudescences de fureur... Enfin, après la seconde nuit, la tempête se calme, le tonnerre cesse son vacarme, le déluge prend fin et insectes et reptiles regagnent leurs pénates.

J. GAUTHIER.
L'Inde Eblouie.
(Armand Colin)



LE TYPHON EN INDOCHINE

Le vent est devenu une chose dure et meurtrissante. Une muraille. On ne traverse pas une muraille.

Or, ce mur avance, lent mais irrésistible, sur l'arrière du sampan, et le pousse en avant, hors de la baie, quoique Siuh fasse. Ses muscles se bandent, son visage est tellement noué que le vieux Ky, soudain, prend peur en le voyant et ce n'est pas dans le ciel ou dans l'eau qu'il voit le typhon, mais dans les yeux égarés de Siuh. Siuh qui a compris que ce qui vient, noir et terrible, ce n'est pas la tempête, mais le monstre, la Mort.

Et au même instant, dans un bruit d'explosion, la mer se jette vers la nue dans une agression sauvage. Eau et ciel se mêlent, se roulent, se tordent. Fracas, tourbillon. Des vagues, happées par l'ouragan, se tordent là-haut en sifflant tandis que des trombes d'air creusent des gouffres sonores dans les flots.

Et, dans ce brouhaha subit, les sampaniers perçoivent, tout près d'eux, leur fendant le tympan, un grand bruit déchiré : la belle voile neuve vient d'un seul coup de s'arracher du mât et se perd au loin, petite loque brune, feuille morte dans l'infini.

Siuh et Ky n'ont même pas eu le temps de crier. Une main énorme a saisi le sampan, et à toute volée le lance avec rage vers le large, l'éloignant de la baie aux nombreux refuges. Et pourtant le malheureux bateau se débat. Il ne se retourne pas, il file à une vitesse vertigineuse sur des cimes liquides, faisant corps avec la vague, en poisson, suivant le sort de la lame qui s'écrase contre une autre, tourbillonne, se reforme, se redresse, repart, l'emportant avec elle. Des montagnes d'eau se battent au-dessus des deux hommes aplatis dans le fond du sampan. Ils s'accrochent d'une main aux traverses ; de l'autre ils ont tenté d'écoper le sampan qui s'emplit à sombrer, pour se vider de lui-même bizarrement, toute l'eau brusquement aspirée par un souffle qui les tire aussi par leurs ceintures et la peau de leur dos.

Y. SCHULTZ.

Le Sampanier de la Baie d'Along.
(Plon)

Des centaines d'im-
menses anges aux ailes
déployées étaient assis
au sommet de monts
neigeux ; un vent faisait

V E N T S U R L A C A M P A G N E

vibrer leurs ailes si violemment, que des milliers de leurs
plumes étaient arrachées et criblaient l'air d'une averse d'or.
Les anges soufflaient dans de longues trompettes d'or ; leurs
joues étaient gonflées à éclater et la musique qui s'élançait
de leurs instruments tombait sur la terre en ouragan, défonçait
le toit des maisons, écrasait les hommes en pleins champs ;
un clocher d'église se mit à trembler puis se renversa, em-
porté par l'angélique bourrasque. Les plumes d'or se transfor-
mèrent en pierres et s'abattirent impitoyablement sur une petite
ville. Et bientôt à la chanson déchirante des trompettes cé-
lestes se mêlèrent les cris de ceux qui étaient touchés par
leur triomphe.

Dominique ROLIN
Les Marais.
(Ed. du Seuil)



LE VENT D'AVRIL

Le vent chante, le vent babille,
Avec pinsons, tarins, moineaux
Le vent siffle, brille et scintille
A la pointe des longs roseaux,
Le vent se noue et s'entrelace et se dénoue
Et puis, soudain, s'enfuit jusqu'aux vergers luisants,
Là-bas, où les pommiers pareils à des paons blancs
— Mare et soleil — lui font la roue.

E. VERHAEREN
(Mercure de France)



LE VENT D'AUTOMNE

Viens, mon amie, le vent d'automne
Sanglote comme une personne
Et dans les buissons entr'ouverts
La ronce tord ses bras pervers.
Mais les chênes sont toujours verts.
Viens, mon amie, viens, c'est l'automne.

Viens, mon amie, le vent d'automne
Durement gronde et nous sermonne,
Les mots sifflent par les sentiers,
Mais on entend dans les halliers
Le doux bruit d'ailes des ramiers.
Viens, mon amie, viens, c'est l'automne.

Viens, mon amie, le triste automne
Aux bras de l'hiver s'abandonne,
Mais l'herbe de l'été repousse.
La dernière bruyère est douce,
Et l'on croit voir fleurir la mousse.
Viens, mon amie, viens, c'est l'automne.

Viens, mon amie, viens, c'est l'automne.
Tout nus les peupliers frissonnent,
Mais leur feuillage n'est pas mort ;
Gonflant sa robe, couleur d'or,
Il danse, il danse, il danse encor,
Viens, mon amie, viens, c'est l'automne.

Rémy de GOURMONT.

AU VENT D'AUTOMNE

Passe dans les rameaux desséchés, vent d'automne,
Dans l'ombre, enivre-toi de leur parfum amer ;
Berce entre les ifs noirs la lune monotone,
Fais murmurer sans fin la nuit comme une mer.

Avive dans le ciel les étoiles tremblantes,
Dispense follement la poudre du chemin,
Fais onduler sur les coteaux les herbes lentes
Comme un grand dos soyeux que caresse la main.

Tonne, gémis, décrois, murmure, gronde encore,
Au loin avec ta voix mystérieuse : meurs,
Renaiss, déferle ainsi qu'une vague sonore,
Remplis enfin la nuit d'éternelles rumeurs.

Fernand GREGH



MER SOUS LE VENT

L'océan sonore
Palpite sous l'œil
De la lune en deuil
Et palpite encore,

Tandis qu'un éclair
Brutal et sinistre
Tend le ciel de bistre
D'un long zig-zag clair,

Et que chaque lame
En bonds convulsifs,
Le long des récifs
Va, vient, luit et clame,

Et qu'au firmament,
Où l'ouragan erre,
Rugit le tonnerre
Formidablement.

Paul VERLAINE

LE VENT PASSE

Le vent passe, effeuillant dans l'herbe les pivoines ;
Le vent passe argentant la houle des avoines.
Le vent des soirs de Juin...
Le vent silencieux...
Le vent délicieux
Le vent passe.
Il passe, promenant au ciel les grandes nues
Qui font que tour à tour la lune sombre ou luit.
Il passe, caressant les bouches ingénues
Qui doucement vers lui se tendent dans la nuit...

Le vent des soirs de Juin passe sur la prairie,
A travers l'ombre diaphane,
Dans la senteur des foin qu'on fane
Et le parfum ténu de la vigne fleurie...

O vent silencieux, ô vent délicieux,
O doux vent taciturne,
O toi qui fais s'ouvrir les étoiles aux cieux,
O toi qui fais venir les larmes à mes yeux
Sous ton souffle nocturne.

Si tu vas effleurer plus loin d'autres visages,
Porte-leur les baisers que tu prends au passage
Sur mes lèvres de solitaire,
O vent, doux vent d'été qui caresse mes joues,
Vent profond et léger, qui dans l'ombre te joues
Comme une âme dans le mystère.

Fernand GREGH.



Le gérant : C. FREINET
Imprimerie C. E. L.
Place Bergia - CANNES